



7. IX → 15. XI. 2013
Myriam Mechita

THE BLOOD & FLESH OF LIFE

Vernissage le samedi 7 septembre à midi juste

détail de *My Name Is Unfear*, 2013 - crayon sur papier, 190 x 150 cm, Courtesy galerie Eva Hober, Paris.
Myriam Mechita est représentée par la galerie Eva Hober.

• Rencontre
avec Myriam Mechita
& Jacques Aubert
à la galerie Michel Descours
(Lyon 2^e)
le vendredi 6 septembre
à 19 heures

• Commentaires
le samedi 5 octobre
à 15 h 30



207, rue F.-de-Pressensé
69100 VILLEURBANNE
métro Flachet
tél. 04 72 65 33 34
urdl.com

du mardi au vendredi
de 10 h à 18 h
le samedi
de 14 h à 18 h
et lundi 9 septembre
de 14 h à 18 h

LA BIENNALE
DE LYON
RESONANCE

MYRIAM MECHITA

The Blood & Flesh of life

→ 15. XI. 2013

Levant la main, elle imagina qu'elle éprouvait, affaibli, le choc des choses qu'il avait pensées plus d'un siècle auparavant, picotant, tels des messages de télégraphie sans fil, sur sa paume. Des gens pensaient, en ce temps-là tout comme maintenant ; et la pensée, après tout, est la chair et le sang même de la vie ; l'action lui paraissait alors tout à fait hors de proportion, comme si les gens venaient agiter des drapeaux sous votre nez. [...] (Virginia Woolf.)

La parution à l'URDLA de ENFIN, texte de Virginia Woolf (traduction et préface de Jacques Aubert), lithographies de Myriam Mechita, constituera le cœur de cette exposition regroupant, autour de la figure de Virginia Woolf, les travaux les plus récents de cette artiste née en 1974 (dessins, céramiques éditées par la Cité de la céramique de Sèvres, livres, estampes).

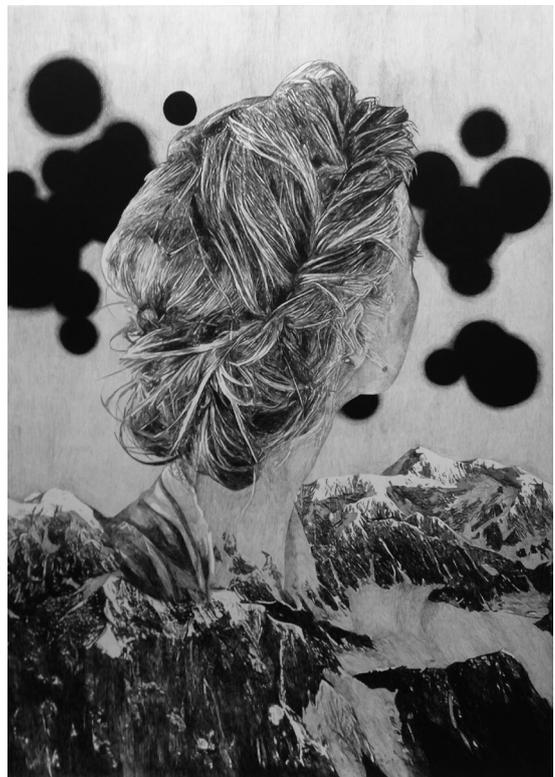
« De quel monde a-t-elle surgi, cette Virginia Stephen, point encore Woolf, au moment même où naissait la Grande Guerre ? Il est trop facile d'en faire l'enfant gâtée un peu rebelle du monde victorien, de ses falbalas et dentelles surannés, rebelle au patriarcat et à ses violences. Elle fut la première à marquer qu'il était pour elle un autre monde, qui fût à la rencontre de l'autre. Et il se trouve que ce moment dont nous parlons, de la gestation des conflits à leur éclosion dans l'horreur des tranchées (son premier roman, *The Voyage Out*, parut en 1915), fut pour elle aussi un moment de crise et de renaissance : de naissance à l'écriture et de reconnaissance de son génie. » [...] (Jacques Aubert.)

« OBJETS BRILLANTS

À l'aide d'un simple crayon graphite, Mechita dispose ces figures féminines dans des paysages scintillants afin qu'elles absorbent mieux la lumière et le regard fasciné du spectateur. Elles s'élèvent au-dessus d'un champ jonché d'objets brillants : céramiques couvertes de platine, traînées de perles, larmes de verre ou de quartz, petits objets en bronze. Entre transparence et aveuglement, les installations de Mechita composent avec la matière autant qu'avec la lumière : replis, reflets, réverbérations, disparition.

VIE

La vie et la mort ne sont que les deux faces d'une même réalité. La mort s'imisce dans tous les interstices de l'édifice puisqu'elle est le lieu où toute vie s'abîme, puisqu'elle est l'ultime expérience de la limite. La vie se construit tout entière dans cet écart avec la mort. La femme et l'animal, la femme en animal, l'instinct de reproduction et la nécessité de la jouissance. L'œuvre vivante de Mechita investit le paradoxe inhérent à ces oppositions. » [...] (Vanessa Desclaux, extrait, exposition *Je suis le phoenix ou l'Amour en collier*, galerie Eva Hober, mars-mai 2013.)



My Name is Unfear, 2013, crayon sur papier, 190 x 150 cm, Courtesy galerie Eva Hober, Paris

Contact presse : Fabienne Gantin / Cyrille Noirjean

Tél : 04 72 65 33 34 – urdla@urdla.com

LA BIENNALE
DE LYON
RESONANCE

La saison 2013-2014 s'ouvre sous les auspices de Virginia Woolf dans la parution de *ENFIN*, textes Virginia Woolf, traduction et préface Jacques Aubert, lithographies Myriam Mechita. Les plus attentifs des urdléens auront noté que les ouvrages de bibliophilie sortaient avec moins d'entrain après le succès de l'exposition *Poésimage* (2001). Résultat de la rencontre entre un plasticien et un poète, ils manifestent leur appartenance à la tradition qu'on peut faire naître avec *Le Corbeau*, Edgar Allan Poe, Stéphane Mallarmé, Édouard Manet (1875). De ce fil ininterrompu on peut citer les *Calligrammes*, Apollinaire – De Chirico, Guy Debord – Asger Jorn, André du Bouchet – Tal Coat... À l'URDLA, point d'emboîtement luxueux, les pages précieuses sont conservées dans de simples coffrets de bois – choisis par Max Schoendorff, ils ne sont pas sans rappeler les boîtes des San Luis Rey qu'il fumait avec volupté.



Signes du passé : de même qu'on n'abandonnait guère son cigare que pour entrer à l'opéra en le confiant à un enfant des rues pour qu'il le maintienne allumé sans le fumer, de même l'amateur d'art et le bourgeois s'enorgueillissaient-ils d'une bibliothèque volumineuse et constituée de livres rares et d'artistes. Les mutations qui provoquent la crise violente du monde du livre aujourd'hui, modifiant durablement notre rapport à l'objet même et à la lecture, renforcent la position éthique de l'URDLA qui s'est fondée afin d'« œuvrer pour la sauvegarde et le développement de toutes les techniques relatives à la création, à la réalisation et à l'édition d'estampes originales, de multiples et de livres ainsi que de veiller à leur diffusion ». Manifestations de son origine, les livres de peintres paraissent dorénavant une fois l'an et donnent lieu à une exposition qui permet d'intégrer à l'ensemble de la production d'un artiste cette nouvelle voie. Les livres, élevés au rang d'œuvre d'art, se montrent.

ENFIN est un élément de l'exposition de Myriam Mechita *The Blood & Flesh of Life* (le titre est un emprunt à Virginia Woolf). Contrairement à la pensée courante donc réactionnaire, l'anglais n'est pas universel. La langue – parlée par chacun, entièrement vouée à l'illusion de la communication et de l'efficacité, n'a pas de commune mesure avec celle de Virginia Woolf ou bien encore de Wilfred Owen et Siegfried Sassoon qui apparaîtront dans le prochain numéro. Défense et illustration, c'est bien l'objet de l'URDLA qui se soutient du rapport à l'étrange(r).

Le projet qui nous occupe est né il y a plus de deux ans sous l'impulsion de Jacques Aubert, qui proposa de réunir deux extraits de textes de Woolf (il en donne le sens dans la préface) et de les soumettre au regard d'un artiste. Ainsi nous offre-t-il la possibilité de poursuivre un dialogue amorcé en 1992 : une traduction d'un poème de William Butler Yeats ponctuée de lithographies de Claudio Parmiggiani.

Myriam Mechita s'est imposée d'évidence. Qu'y avait-il dans son travail qui faisait signe à la figure de Woolf ? Il serait question d'ambiance : les dessins, les installations, et les céramiques de la Cité de Sèvres laissaient poindre quelque mélancolie sous le scintillement des couleurs. Mais aussi une position tenue avec fermeté dans la vie de l'œuvre et qui marque la place d'une femme (il ne s'agit pas là d'un féminisme ordinaire).

Cette rencontre eut des effets : les dessins montrés en mars à la Galerie Eva Hober (Paris), et les céramiques dernièrement réalisées à la Manufacture royale, indiquaient déjà les grandes lignes d'un dialogue Woolf – Mechita. De nouveaux objets apparurent : métaphores du travail en cours, des livres deviennent des sculptures, texte partiellement recouvert par l'alphabet propre à Myriam Mechita.

L'exposition, composée d'œuvres récentes, déploie sur les cimaises et les socles de la galerie ce qui se joue entre les pages du livre. Gageure relevée, unique forme possible du dialogue : il faut être trois pour qu'une œuvre émerge.

ÇA PRESSE est notre lien. Il lie entre eux les éléments de la vie quotidienne de l'URDLA (résidences, parutions, expositions) et en propose un sens, une interprétation. Lire, c'est interpréter.

Cyrille Noirjean



ENFIN

Texte de Virginia Woolf, traduction et préface de Jacques Aubert

Lithographies de Myriam Mechita

Collection Livre de peintres

Édition bilingue, 37 x 27 cm, 24 exemplaires numérotés et signés / vélin de Rives sous coffret bois.

Textes français composés en Cheltenham corps 11

Textes anglais, *Les décombres*, composé en Perpetua corps 14

L'arbre, composé en Rockwell corps 11

Achévé d'imprimer sur les presses de l'URDLA, Villeurbanne - Septembre 2013

souscription jusqu'au 15. XI. 2013 :

800.- €

après cette date :

1 200.- €

Renseignement : Cyrille Noirjean
04 72 65 33 34 / direction@urdla.com

LE MOMENT D'ÊTRE VIRGINIA ENFIN

JACQUES AUBERT

PRÉFACE

ÉMERGENCE DE VIRGINIA

De quel monde a-t-elle surgi, cette Virginia Stephen, point encore Woolf, au moment même où naissait la Grande Guerre ? Il est trop facile d'en faire l'enfant gâtée un peu rebelle du monde victorien, de ses falbalas et dentelles surannées, rebelle au patriarcat et à ses violences. Elle fut la première à marquer qu'il était pour elle un autre monde, qui fût à la rencontre de l'autre. Et il se trouve que ce moment dont nous parlons, de la gestation des conflits à leur éclosion dans l'horreur des tranchées (son premier roman, *The Voyage Out*, parut en 1915), fut pour elle aussi un moment de crise et de renaissance : de naissance à l'écriture et de reconnaissance de son génie.

Génie est à entendre ici dans toute son équivoque : excellence de ses dons mis en œuvre, mais aussi manifestation d'un être impalpable, dessinant comme en semi-transparence (pour reprendre un de ses vocables favoris) l'Être même. De ce témoignage, elle devait plus tard forger la formule : *Moments of Being*, moments d'éblouissement non sans analogie avec ce que son contemporain James Joyce a baptisé « épiphanie ». Ce même Joyce parlera, à propos de tel d'entre eux, d'une « naissance de l'âme, lente et obscure », *a slow and dark birth*. Obscure ? Qui ne le sait : trop de lumière aveugle un temps.

Virginia, elle, nous en dit plus, et évoquera dans ses souvenirs ces instants qui sont aussi, dit-elle, instants de non-being, où quelque chose émerge, vient à l'Être, figure de Rien sur fond de blanc. Car c'est précisément cette configuration paradoxale que, dans son incroyable complexité, son écriture s'attache à explorer. Le lecteur risque de passer à côté de cette richesse, irréductible à un inventaire thématique, tant cette écriture se révèle peu à peu le nouage-dénouage de fils déroulés à de multiples niveaux. Virginia le dit elle-même : il s'agit de savoir, *knowledge*, mais aussi d'expériences sensuelles, *physical pleasures*, d'êtres rencontrés dans le courant de la vie, aussi bien que de personnages du monde des lettres.

Ne s'agit-il pas, au total, d'une affaire de lectures : lecture des grands textes qui l'avaient précédée, lecture en même temps du monde réel, toutes deux préparatoires à sa résurgence dans une écriture à venir ?

Oui, ces moments furent le creuset où s'élabora secrètement son écriture propre.

VERS UN AUTRE MONDE

Nous isolons, ici, de tels moments d'émergence dans *The Voyage Out*. Le premier appartient à un premier manuscrit, qui avait pour titre *Melymbrosia* ; car la gestation, dans ces années, fut longue, tant il lui était difficile de se dégager des scories autobiographiques qui encombrèrent son écriture au long des années de façon récurrente, dans *Night and Day* (1919), comme dans *The Years* (1937). Cette difficulté n'est pas sans rapport avec son abandon du court passage que nous procurons ici.

Virginia, dans une très belle méditation, nous conduit vers le monde qu'elle a choisi de défendre, et dont on voit bien qu'elle aspire à le rejoindre, celui des épaves et des déchets immergés au fond des mers : un monde en quelque sorte immonde, dont la présence mystérieuse insiste pour elle comme un but, un lieu à atteindre, à rejoindre (ce qu'elle fera trente ans plus tard). Énigme de sa position : elle reconnaît pour finir qu'elle ne sait pas de quoi elle parle.

On observera qu'en fait ce développement fait suite à un curieux passage, au cours duquel l'héroïne, sur le pont d'un bateau, s'est astreinte à lire le livret du *Tristan* de Wagner ; livret bilingue, où la langue allemande, « langue du savoir », avait dit le père, se confronte à la langue maternelle. Une lecture qui vient faire pièce, « obscurcir un moment », ce bleu du ciel et des vagues dont la jouissance l'envahit.

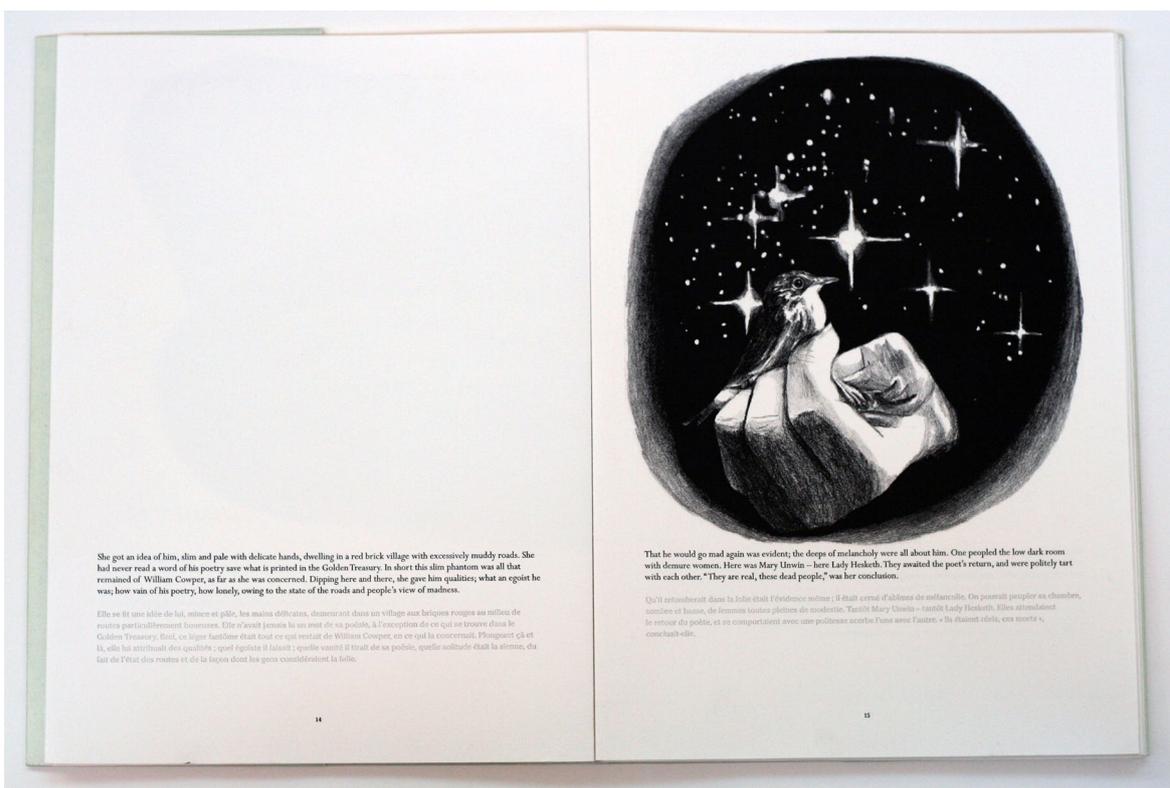
PETITS RIENS

Cette lecture, pourtant, n'apparaît pas satisfaisante, puisqu'elle en appelle une autre, celle des Lettres du poète William Cowper : non pas ses poèmes, mais ses lettres, dont Virginia nous fait comprendre à quel point elles parlent des toutes petites choses, des déchets de l'existence, qui, paradoxalement, vous conjoignent à la vie à travers une phrase, une note de musique, en « vous prenant la main ». L'insignifiant, pour elle, se révèle voie d'accès au signifiant, à sa logique et à sa poétique propre.

Virginia ne cède pas sur sa découverte, elle insiste et précise : qu'on est là dans l'insu du sens, l'ab-sens. Un monde, dit-elle dans une formule extraordinaire, « noyé un peu au-dessous du temps ». Car du coup tout se passe comme si Virginia s'était retrouvée aux limites, sinon au-delà du désespoir (on sait que ces premières années d'écriture furent celles, aussi, où elle connut la folie). L'amour, sous l'espèce de la jouissance, n'était pas justiciable du mythe, fût-ce celui de *Tristan*, dans « la langue du savoir » plus ou moins savamment traduite. Le post-scriptum qu'elle ajoute avec cette lecture d'un autre type, celle de Cowper, est plutôt de l'ordre de la translittération : de la traversée, non des thèmes sus, posés, mais de l'insu que portent, entre elles, les lettres, à savoir l'insupportable.

Non, ce n'était « pas ça » : c'était trop ça.

Pages extraites de l'ouvrage ENFIN



LE RÉEL DE L'EXISTENCE

Les pages qu'elle a conservées, en revanche, poussent plus loin l'investigation, partir cette fois de la contingence d'une rencontre, celle de l'arbre, the immitigable tree, l'arbre implacable qui fait trait signifiant dans le réel de l'expérience. Il s'impose, tel « l'unique trait de pinceau » de l'artiste chinois dont nous parle Shi Tao, procès que Virginia redécouvre, réinvente dans la dernière page de *Vers le phare* : « Elle regarda sa toile ; elle était floue. Avec une intensité soudaine, comme si elle la voyait clairement l'espace d'une seconde, elle traça une ligne, là, au centre. C'était fait ; c'était fini. Oui, se dit-elle, reposant son pinceau avec une lassitude extrême, j'ai eu ma vision. »

Autant dire que la vision est imaginaire et de l'ordre du révolu : tout est dans l'usage qui en est fait, dans l'acte. Ici, comme dans notre premier fragment, il s'agira de poursuivre la lecture. Une lecture sans illusions, sans les mirages portés par l'Arabia Felix la bien-nommée et par l'Éthiopie aux figures brûlées. Là encore, Virginia est attentive à ce que Georges Bataille a désigné par le vocable, anodin en apparence seulement, de « possibilités excessives », l'intolérable : dans le texte de Gibbon, elle relève 'barbare', 'forêts', 'marais', tout ce qui ouvre aux libertés dangereuses, aux contingences des rencontres, à l'aléa des choix (Hirst? Hewet?) sur fond de savoirs et d'amours encore inavouées.

LE COIN NOIR

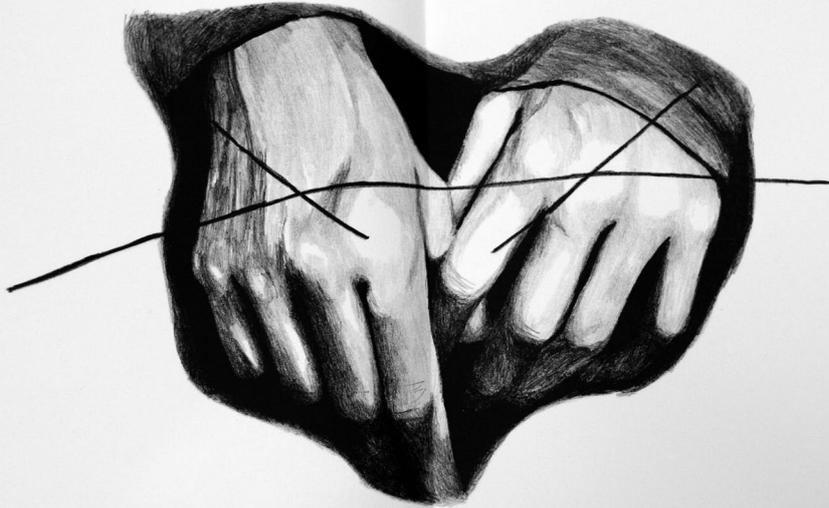
Ces « possibilités excessives », et tragiquement paradoxales, dont l'émergence constitue la vie même, ont chez elle une figure, celle d'un dark wedge, d'un triangle noir qui surgit à la surface du monde pour donner accès à tout un continent. Comme le dit un personnage des *Vagues* : With intermittent shocks, sudden as the springs of a tiger, life emerges, heaving its dark crest from the sea. C'est ce dont parle la Mrs Ramsay de *Vers le phare* : « n'être plus que soi-même, un noyau d'ombre en forme de coin ». Telle est la vie, avec sa composante tragique. Son journal porte témoignage de « ce côté mystique de votre solitude ; comme ce n'est pas soi-même, mais quelque chose dans l'univers qui vous est laissé en partage. C'est cela qui est effrayant et passionnant au milieu de ma profonde mélancolie, dépression, ennui, appelons ça comme vous voulez : on voit une nageoire, fin, passant au loin. De quelle image puis-je m'emparer pour traduire cela ? » En vérité, je pense qu'il n'y en a pas. »

Jacques Aubert

Enfin, collection livre de peintre, URDLA, 2013

L'image est extraite de l'ouvrage.





Having seen a sight that would last her for a lifetime, and for a lifetime would preserve that second, the tree once more sank into the ordinary ranks of trees, and she was able to seat herself in its shade and to pick the red flowers with the thin green leaves which were growing beneath it.

Ayant eu une vision propre à l'accompagner une vie entière, et à préserver cet instant une vie entière, cet arbre retombe au rang des arbres ordinaires, et elle put s'installer sous son ombrage et cueillir les fleurs rouges aux délicates feuilles vertes qui poussaient au-dessous de lui.

26

She laid them side by side, flower to flower and stalk to stalk, caressing them for, walking alone, flowers and even pebbles in the earth had their own life and disposition, and brought back the feelings of a child to whom they were companions.

Elle les disposa côte à côte, fleur contre fleur, tige contre tige, les caressant, car, dans cette promenade solitaire, les fleurs et même les petits cailloux sur le sol avaient leur vie et leur disposition propres, et faisaient ressurgir les sentiments d'un enfant dont ils étaient les compagnons.

27



LES DÉCEMBRES

It must be admitted that a grudging student of the German tongue had some reason to lift the eyes with delight. But in Rachel's case, lifting the eyes meant getting them filled with sun warmed blue. There was that far horizon, wavering in a soft haze, to plunge into. A resolute mind would have escaped; but an irresolute mind which allows the eyes to expand to their full width is lost. Rachel's book slipped and sprawled and she ceased to smile; an immense vagueness filled her. Then it appeared to her that this sitting indoors with giggling little books was insufferable, and she lifted a chair out into the sun.

Il faut bien admettre qu'une étudiante peu enthousiasmée de la langue allemande avait quelques raisons de lever les yeux, de ces lignes, ravies. Mais, dans le cas de Rachel, lever les yeux signifiait qu'ils s'emplissaient d'un bleu tout réchauffé par le soleil. Il y avait cet horizon lointain, tremblotant dans une douce brume, où se plonger. Un esprit résolu se serait envolé; mais un esprit irrésolu, qui laisse son regard s'élargir pleinement, se perd sans recours. Le livre de Rachel glissa, s'évala, et elle cessa de sourire; elle était tout envahie d'un sentiment indéfinissable. Il lui apparut alors que cette façon de rester assise à l'intérieur avec des petits livres gais était insupportable, et, s'emparant d'une chaise, elle sortit s'installer au soleil.

11

Vues de l'exposition
«*The Blood & Flesh of Life*»



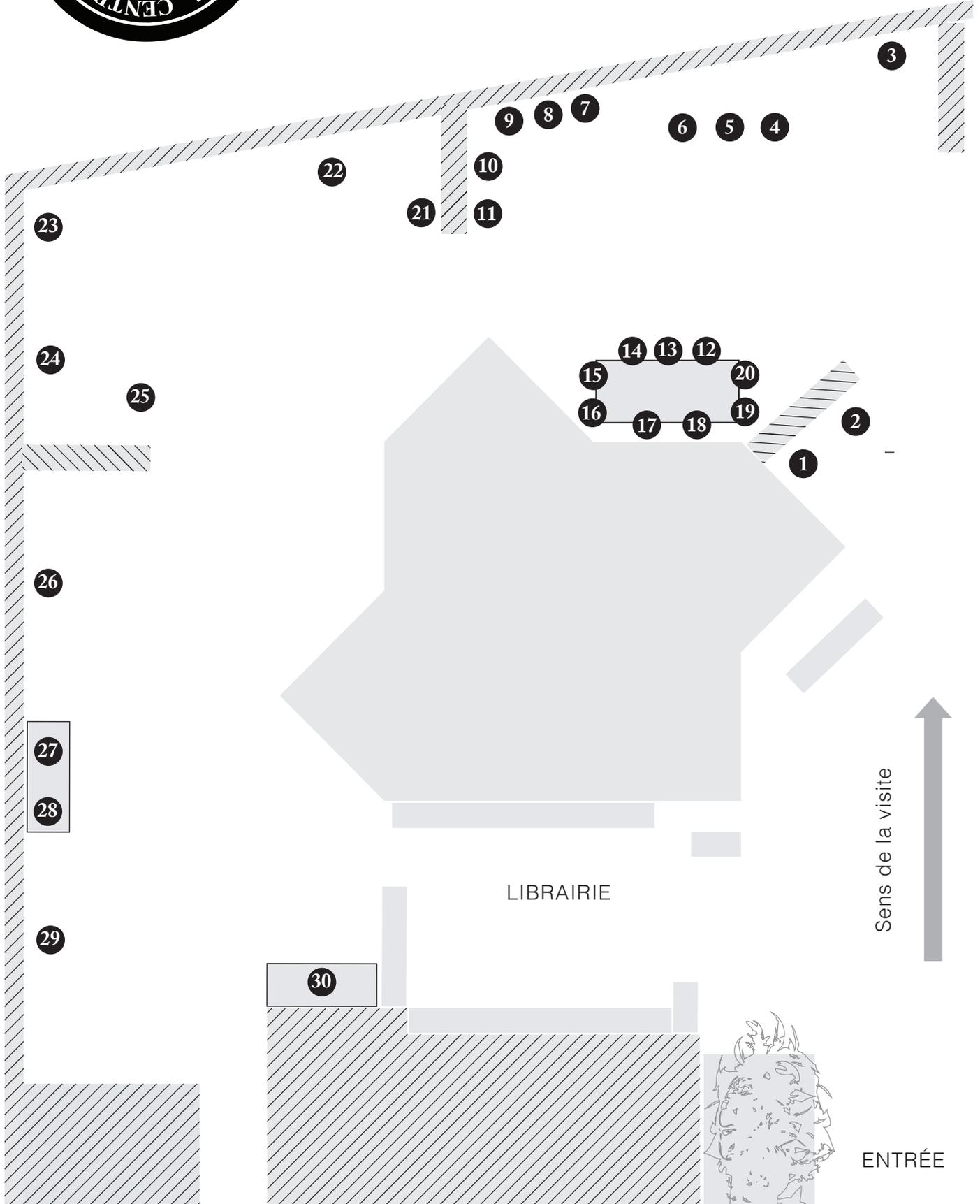


- 1 « De l'incendie volontaire II »
lithographie
- 2 « La Maricolie »
sculpture en grès émaillé et couverte de platine
- 3 « À l'envers à l'endroit »
crayon sur papier
- 4 « Les larmes de Zeus »
sculpture en grès émaillé et couverte de platine
- 5 « Les fleurs de vie en creux »
sculpture en grès émaillé et couverte de platine
- 6 « Faire semblant et y croire »
sculpture en grès émaillé et couverte de platine
- 7 « Love etc »
crayon sur papier
- 8 « Encore une chose à dire »
crayon sur papier
- 9 « La reine du cosmos »
crayon sur papier
- 10 « Love and hate love and hate »
crayon sur papier
- 11 « Les larmes d'Eros »
crayon sur papier
- 12 « Le dit d'amour et de mort II »
livre, sérigraphie, strass
- 13 « La maladie de la mort »
livre, cadenas, chaînes
- 14 « Livre avec Autocollants »
livre, adhésifs
- 15 « Le dit d'amour et de mort I »
sérigraphie sur livre
- 16 « En enfer »
livre, peinture dorée, verre
- 17 « Cassius »
sérigraphie sur livre
- 18 « Avancer dans les vents contraires »
livre, sérigraphie, acier, silicone
- 19 « Sans lumière »
livre, suie de lampe
- 20 « 100 ans de solitude en bandoulière »
livre, scotch, bronze
- 21 « De l'incendie volontaire I »
crayon sur papier
- 22 « Les cœurs sensibles »,
sculpture en grès émaillé et couverte de platine
- 23 « Anne (ça va aller) »
crayon sur papier
- 24 « Je suis le phœnix »
crayon sur papier
- 25 « Des trous et des figures »
sculpture en grès émaillé et couverte de platine
- 26 « La maison dans la maison »
crayon sur papier
- 27 « ENFIN »
texte de Virginia Woolf, traduction et préface de Jacques Aubert,
lithographies de Myriam Mechita, mise en couleur par Ulysse
Mechita David
- 28 « La caverne blanche »
livre, bronze, laiton, adhésif
- 29 « My Name is Unfear »
crayon sur papier
- 30 « ENFIN »
texte de Virginia Woolf, traduction et préface de Jacques Aubert,
lithographies de Myriam Mechita

Prix des œuvres sur demande.

Courtesy galerie Eva Hober pour l'ensemble des dessins et des livres-objets.

Courtesy Sèvres - Cité de la Céramique pour l'ensemble des sculptures.



URDLA

centre international
estampe & livre

GALERIE — LIBRAIRIE

BUREAUX — ATELIERS

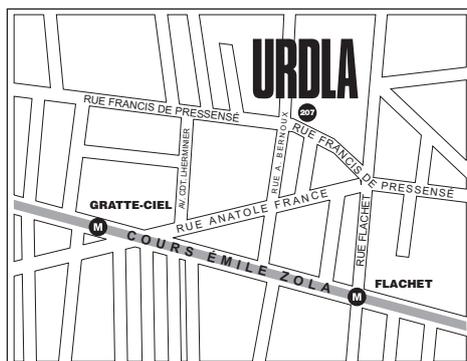
•

207, rue Francis-de-Pressensé
69100 Villeurbanne
tél. 04 72 65 33 34 – fax 04 78 03 95 57
urdla.com – urdla@urdla.com



•

métro ligne A – station Flachet
parking dans la cour



entrée libre du mardi au vendredi de 10 h à 18 h
le samedi de 14 h à 18 h lors des expositions
visites guidées sur rendez-vous

Ministère de la Culture
Conseil régional Rhône-Alpes
Ville de Villeurbanne

ÉQUIPE

DIRECTEUR

Cyrille Noirjean

LITHOGRAPHE

Marc Melzassard

TAILLE-DOUCIER

Vincent Brunet

ASSISTANTE

Fabienne Gantin

MEDIATION

Manon Assénat